

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE

N. AUBIN, *Editeur*,
W. H. ROWEN, *Imprimeur*.

PROPRIETAIRES.

No. 2, Rue Grant, St Roch,
No. 7, Rue des Prairies, St. Rael

CONDITIONS.

Ce Journal se publie chaque LUNDI au No. 2, Rue Grant, St. Roch, près de la Rue St. Votier. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. — On peut avoir le Journal à domicile moyennant un abonnement de quinze sous par mois payable d'avance. Pour le recevoir à la campagne il faut payer au moins quatre mois d'avance.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux. Toutes communications seront reçues, *franches de port* au Bureau ou chez les Agents en Ville.



DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez M. LESINGRAS, marchand de la Haute Ville, et chez M. ANTOINETTE, Basse-Ville.

AGENTS.

Montréal — chez M. J. DAVY, 115, Rue Notre-Dame, et on reçoit des souscriptions chez Mr. JONAS BOUCHER, Rue Ste. Thérèse.

Trois Rivières, — chez Ph. LALASSE, et en Méd. Les personnes qui désireraient être chargées de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes, sont priées de nous le faire savoir.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 2.

Quebec, 3 Aout, 1840.

No. 33.

MELANGES.

Mr. l'Editeur,

Quoique le léger oiseau suivant ne soit point dans le genre de ceux qui ont ordinairement admission dans votre feuille, vous m'obligeriez, ou particulièrement en lui accordant une place. Je n'y mettrais pas la restriction inamovible de nos littérateurs. Si vous l'en trouvez digne parce que je serais sûr d'avance du sort de ma production; mais en vous prêtant à mon désir vous montreriez de la libéralité, vous encourageriez les premiers efforts d'un jeune homme qui fera mieux peut-être à l'avenir. Tout cela constituerait une bonne action. Je ne doute donc plus que vous n'admettiez de suite mes songes creux, quels qu'ils soient parmi vos aimables rêveries.

UN CANADIEN.

AMOUR ET TOURMENT.

(Historique.)

Le village de **** est le plus beau et le plus pittoresque, que les voyageurs puissent rencontrer au sud du St. Laurent. Sa position frappe l'œil de loin, et vous vous trouvez en même temps enchanté à son approche. C'est un amphithéâtre, dont vous pouvez parcourir toutes les parties d'un seul regard, que vous promenez sur les riants bogages qui forment son entour. La régularité de ses rues et la

beauté simple de ses maisons qui les bordent, est comme une preuve que ses habitants ont su profiter du lieu que la nature avait comblé de ses faveurs. Près du village, passe un charmant petit ruisseau, dont les bords sont ornés de beaux arbres, où les oiseaux chantent sans cesse les bienfaits de la douce nature. Leurs branches semblent se donner la main d'un bord à l'autre, et réfléchent sur ses eaux leur ombre qui se berce follement au gré du zéphyr. Plus loin on aperçoit le rocher de..... dont les promontoirs s'élèvent majestueusement vêtus, au-dessus de la plaine où coule le ruisseau. Jamais site ne fut plus propre à vous rappeler les bogages où Virgile fait reposer Tyrré, et tout ce que vous pouvez lire d'agreste dans les pastorales érotiques de Florian, ne peut surpasser les beautés de ce lieu. C'est là que l'âme fatiguée des misères de la vie, se retrempe et s'arme contre l'avenir, alors que cet avenir n'offre qu'un ciel orageux. Là du moins vous oubliez les malheurs qui vous accablent au milieu d'un monde perfide et méchant. Seul avec la nature, vous pouvez interroger les belles pages de son saint livre, où les lois immuables du Créateur sont écrites pour qui veut les comprendre..... Et si votre pensée retourne vers le passé, ce n'est que pour déplorer l'état affreux où la société se trouve plongée par son ignorance, qu'elle a la folie d'appeler convenance et savoir vivre..... Ah ! pourquoi les hommes dans leur méchanceté, sous l'hypocrisie et intéressé prétexte de veiller au bien-être général de la société, se sont-ils mis en opposition à ces lois divines, comme s'ils pouvaient commander à ce qui est immuable, comme Dieu lui-même..... Laissons cette digression qui soulève tant de pénibles pensées, pour revenir à mon ruisseau et à mon rocher, où je vais de suite vous introduire à Oswald, pleurant ses beaux jours passés et la rigueur du sort qui le sépare de sa bien-aimée Corrine, dont le seul nom fait violemment battre son cœur. Oswald, être sensible et impressionnable, avait reçu de la nature des dons suffisants, qui avec une éducation libérale, pouvaient le placer respectablement dans le monde, s'il eût pu modérer la trop grande vivacité de son âme, et calculer les suites des impulsions auxquelles il se laissait aller comme par un entraînement irrésistible. Son cœur plein d'amour, cherchait depuis longtemps quelqu'un qui pût le comprendre, une femme qui pût réaliser les rêves dorés qu'il s'était faits de la vie. Il l'avait rêvé belle cette femme de sa pensée, il crut souvent la rencontrer, mais un instant suffisait pour lui prouver que son cœur était encore libre. Il retournait à ses illusions, au milieu desquelles il trouvait le bonheur, dans l'espérance, qu'un jour il rencontrerait celle dont l'image le poursuivait sans cesse. Ah ! qu'il eût à souffrir pendant les premières années de sa jeunesse, et comme son âme haletante se courbait péniblement sous le poids des convenances appelées sociales..... Le bonheur, se disait-il, où est-il donc pour moi ?..... Je le cherche en vain au milieu d'une société éclatante de ridicules, où chacun ne semble être là que pour personifier l'égoïsme et singer l'aristocratie vicieuse de la vieille Europe, quand le naturel du pays qui la vit naître pouvait la rendre si vertueuse et si aimable.... Le bonheur !..... ah ! c'est un mot vuide de sens, c'est un effet éphémère d'une imagination malade et trop active, sans cesse bercée d'illusions qui lui tiennent lieu de réalité.... vous croyez le toucher, le tenir, et il vous échappe comme l'ombre d'un phantôme qui glisse sous vos mains en folatrant, et se riant des folles tentatives que vous faites pour le retenir..... Le bonheur !..... oh ! je l'ai trop longtemps rêvé..... sa recherche m'a fait trop souffrir..... Oswald, abattu, découragé et malade de son avenir, ce sa dès lors de chercher ailleurs qu'en lui-même, ce sentiment qui devait, sinon le rendre heureux, au

moins lui faire philosophiquement supporter les contre-temps inséparables de la vie. Plusieurs mois se passèrent ainsi et Oswald était devenu moins sombre, même il commençait à renaitre au milieu de cette société qui lui avait fait tant de mal, quand il rencontra Corinne..... La voir et la reconnaître pour celle qu'il avait tant de fois rêvée, fut l'instant de l'éclair. Son âme presque endormie se réveilla avec impétuosité, déjà l'orage se faisait entendre au fond de son cœur, et sa bouche prononçait avec solennité le serment d'être pour toujours à Corinne..... C'était bien elle telle qu'il l'avait vue dans ses songes..... Voyez, se disait-il, ces beaux yeux du ciel, comme mon âme devient tout feu à un seul de leurs regards ! et il cherchait des siens ceux de Corinne, qui semblait annoncer par un de ces sourires qui électrisent, qu'elle avait compris Oswald. Il aurait voulu déjà être à ses pieds, presser ses belles mains, en lui disant tout ce que son cœur ressentait d'amour pour elle ; mais, les convenances qu'on a mises éternellement en travers du naturel, le forcèrent à se taire ; et il se contenta de jurer que la mort seule lui ferait oublier Corinne. Rentré chez lui, il oublia toutes les souffrances du passé, en remerciant la providence d'avoir enfin exaucé ses vœux et se promettant mille jouissances qu'il devait faire partager à celle aux pieds de laquelle il venait de jurer un amour éternel. Plusieurs jours se passèrent sans qu'il pût revoir Corinne ; encore des convenances de société l'empêchaient de se présenter, et il souffrait beaucoup de savoir quel effet produirait l'aveu qu'il brûlait de lui faire. Le jour arriva enfin ; Oswald seul avec Corinne osa lui ouvrir son cœur, et il eut le bonheur de n'être pas grondé. Ah ! comme son âme vibrait au son mélodieux qui sortait de la bouche rose de cette femme divine, qu'elle semblait n'ouvrir que pour prononcer des paroles de bonheur et d'amour..... Oswald était certain que son amour serait partagé ; et, heureux de cette pensée, il ne croyait pas qu'il pût y avoir d'obstacles à la réalisation de ses vœux. Les parents de Corinne, comme tous les parents, qui ne voient rien de bien que la richesse et l'étalage d'un lustre qui éblouissent et cachent souvent l'homme vicieux aux regards d'un monde admirateur exclusif du clinquant, cherchèrent à étouffer son amour naissant, en ravaillant le mérite d'Oswald que des malheurs honorables avaient rendu pauvre. Mais il était riche de bons sentimens et d'un pur amour que Corinne savait apprécier, et en dépit de toutes les entraves qu'on mettait à l'union de leur cœur, elle sut lui prouver combien elle serait heureuse de lui appartenir.

Corinne palpitante d'amour pour Oswald, avait à lutter sans cesse contre la malicieuse intervention des uns et l'intérêt que d'autres mettaient à perdre son amant aux yeux de Titus, chargé de veiller à son bonheur. On l'obsédait tous les jours de contes ridiculement absurdes sur le peu de convenance qu'il y avait de recevoir Oswald, que l'on représentait au vieux Titus, comme un homme indigne d'être reçu chez lui. Elle sut cependant se roidir contre les menées des ennemis de son bonheur et montra en continuant de recevoir Oswald, cette énergie et ce courage que l'amour seul peut donner. Elle souffrait pourtant de voir l'objet de son cœur, l'homme de sa pensée, être sans cesse le jouet de ces malicieuses attaques, qui réjaillissaient sur elle-même. Souvent elle pleurait avec son ami, en lui faisant part des craintes qu'elle avait pour l'avenir, d'autant plus qu'on avait fait partager à son tuteur, la haine jalouse, qu'inspirait Oswald aux nombreux visiteurs de la maison, depuis qu'il y était bien reçu. Oh ! lui disait Oswald, que je souffre moi-même de ne pouvoir faire disparaître ces contretiens....

(A continuer.)

LE FANTASQUE,

QUÉBEC, 3 AOUT, 1840.

A DEFAUT DE QUESTIONS DE POLITIQUE, AGITONS UNE QUESTION DE POLITESSE.

Après les chemins de fer, la guerre de la Chine, l'Union des Canadas, les Réserves du Clergé, le commerce des bois, les cendres de Napoléon, l'émancipation de la Pologne, l'attentat sur la reine, et le célibat de monsieur Poulet Thompson, ce qui paraît occuper le plus sérieusement l'esprit public sur le continent américain est la haute question de savoir si les dames et demoiselles devront se décider à accepter le bras des messieurs qui les accompagnent. Quant à nous, s'il nous était permis d'avoir une opinion fixe sur quoi que ce soit, nous nous déciderions d'emblée pour l'affirmative ; car, outre que nous ne sachions voir aucun mal à cette coutume polie de la majeure partie des pays de la vieille Europe, nous savons combien il est mortifiant de ne pouvoir, au milieu de la foule de promeneurs qui parcourt nos rues à de certaines heures fashionables, protéger la dame qu'on accompagne en lui offrant son bras et combien il est plus désagréable encore de se voir refuser si par hasard on l'a offert. Il me semble que ce serait une amélioration patente s'il était toujours entendu qu'une dame respectable doit toujours accepter le bras du monsieur qu'elle permet de l'accompagner. Les personnes du sexe, si cette habitude était adoptée, ne seraient plus en butte aux folles suppositions, aux remarques indiscrètes auxquelles sont exposées celles qui s'écartent de la règle établie. Si j'avais une opinion à moi appartenante on voit comment je l'exprimerais ; mais comme en ma qualité de flâneur solitaire, mon jugement ne formerait pas loi, je vais mettre le public dans la confiance d'une discussion élevée et agitée récemment entre gens du grand monde, gens d'esprit comme l'on verra quoique tout à la fois tyrans et esclaves de la mode. Leur exemple fera plus, je pense, que cent mille articles de journaux, et l'on ne tardera pas à voir donner au milieu de nous l'hospitalité à cet usage qu'une prudence déplacée et mal comprise en a banni jusqu'à présent.

Pour couper court voici du reste comment se sont exprimées dernièrement quelques jolies demoiselles sur cette importante question et comment des messieurs leur ont rétorqué victorieusement :—

Mademoiselle Josephine.—Vraiment c'est affreux !

Chorus de mesdemoiselles Henriette, Julie, Adélaïde, Eugénie, Emilie, Anais etc. En vérité c'est affreux ! c'est une honte ! c'est un scandale ! c'est.....

Monsieur Jules (s'approchant du groupe tumultueux.)—Veuillez, mesdemoiselles, me faire part de votre indignation ;..... pardonnez mon intervention..... quelle peut être la cause de tant de.....

Toutes à la fois. Comment ! quelle peut-être la cause..... ?

Mr. Jules. Un instant, un instant mesdemoiselles ! chacune à son tour s'il vous plaît. Vraiment ce serait un grand malheur que tant de charmantes petites voix se réunissent pour éclater sur un infortuné comme moi, qui, n'ayant qu'une seule paire d'oreilles, ne peut se prêter qu'à une mélodie à la fois. Voyons,

mademoiselle Emilie, ayez la complaisance de m'expliquer la cause d'un si vil plaisir.

Mlle. Emilie. Comment donc ! c'est notre amie Flore qui se promenait dans la rue St. Jean ce matin avec Mr. B. lui donnant le bras et cot-après-midi elle était encore sur l'Esplanade au bras de Mr. C. !

Mr. Jules. Voilà tout ?

Toutes les demoiselles frappées d'une sainte horreur. Comment voilà tout !

Mlle. Adélaïde. Et n'est-ce point assez !

Mlle. Henriette. Jamais je ne parlerai de ma vie à Flore.

Mlle. Julie. Je lui tourne le dos.

Mlle. Anais. Je ne fais plus mine de la connaître.

Mlle. Julie. Je ne la regarde plus.

Mlle. Anais. Qu'elle vienne faire sa précieuse à présent.

Mlle. Julie. Sa recherchée.....

Mlle. Anais. Sa pincée !.....

Mlle. Henriette. Sa sucree.....!

Mr. Jules. Permettez, mesdemoiselles. Je trouve moi que mademoiselle Flore a parfaitement raison. Voulez vous que j'essaie de vous en convaincre ?

Toutes. C'est inutile. C'est impossible. Cela ne se peut pas. Gardez vos raisons. Vous ne nous ferez jamais croire que Flore agit convenablement.

Mr. Jules. Du moins j'aimerais à l'essayer si vos aimables impatiences veulent bien me le permettre. Vous conviendrez, je pense, que quand une dame marche auprès d'un monsieur, c'est afin d'avoir sa compagnie d'abord, puis sa protection. N'est-ce pas, mesdemoiselles ?

Toutes. Certainement.

Mr. Jules. C'est bien. Mais, à moins qu'elle ne prenne son bras, elle ne peut jouir ni de sa compagnie, ni de sa protection. En premier lieu ils ne peuvent avoir ensemble de conversation sans que le monsieur ne se penche en avant ; alors les moindres inégalités du terrain l'exposent à le faire tomber contre la dame qu'il met en même tems en danger de rouler aussi à terre. Si un passant le heurte, les mêmes inconvénients les menacent encore. En second lieu ils peuvent être séparés par une suite de promeneurs et la dame éprouver un accident sans que celui qui l'accompagne puisse lui accorder sa protection ni même qu'il en ait connaissance. De plus, les traverses d'un trottoir à l'autre sont fort souvent mauvaises ; en ce cas le support d'un monsieur peut encore être très-utile. Ainsi vous voyez mesdemoiselles que par agrément aussi bien que par commodité les dames devraient toujours prendre le bras d'un ami.

Mlle. Adélaïde. Vous avez raison, mais je n'oserai.

Mlle. Anais. Que dirait tout le monde !

Mlle. Henriette. C'est bon si c'était la mode.....

Mr. Jules. Ah ! ah ! si c'était la mode ! eh bien ! faites en venir la mode. Rien n'est plus facile. Que toute dame ou demoiselle d'un esprit assez sain pour juger de sa propre conduite ait pour règle de ne jamais marcher à côté d'un homme qu'elle ne respecte point et de toujours prendre le bras de celui auquel elle permettra de l'accompagner. Je sais bien que toutes les fois qu'un monsieur et une demoiselle sortent ensemble on a la sottise de dire qu'ils sont promis en mariage, surtout s'ils se donnent le bras ; mais que cette même demoiselle ou la première d'entre vous se promène tour-à-tour avec plusieurs messieurs de ses amis, nul ne pourra dire qu'elle soit promise à une douzaine à

la fois. Regardez, mesdemoiselles, combien la mode est aveugle et inconséquente : dans un bal où certainement vous n'avez besoin ni de la protection ni de la compagnie particulière d'un monsieur, vous prenez son bras sans scrupule. Dans la rue où les deux vous seraient utiles vous n'osez point, parce que là c'est la coutume et qu'ici ce ne l'est point. Avonez que mademoiselle Flore qui excitait si fort votre courroux il n'y a qu'un instant, a donné le bon exemple et fait preuve en même tems d'esprit et d'indépendance. Voyons, mademoiselle Adélaïde, vous êtes jeune, jolie, aimable ; venez vous promener demain matin avec moi sur la galerie du château, je vous offrirai mon bras, vous l'accepterez. Le monde dira que nous sommes promis. Demain soir vous prendrez le bras de notre ami Charles ; mademoiselle Anais prendra le mien, le monde dira que vous êtes promise à Charles et que Mlle. Anais et moi le sommes ensemble. Après demain vous prendrez toutes deux le bras d'un autre monsieur et moi celui d'une autre demoiselle alors le monde dira que nous ne sommes promis ni les uns ni les autres et ce qui l'occupait hier par sa nouveauté lui paraîtra demain tout naturel par habitude. Dans quelque tems à Québec il sera aussi mauvais genre pour une dame de marcher à côté d'un monsieur sans prendre son bras qu'il le serait à Paris. Maintenant, mesdemoiselles, voulez-vous suivre l'exemple de Mlle. Flore ?

Mlle. Henriette. Elle a eu raison, mais je n'oserai.

Mlle. Julie. Si une autre veut commencer je l'imiterai.

Mlle. Anais. Moi aussi.

Mlle. Adélaïde. Eh bien c'est dit, monsieur Jules, moi je retiens votre bras pour demain et désormais je prendrai toujours celui de tout monsieur qui me compaguera à la promenade.

Mr. l'Éditeur,

Tout en vous accordant une assez forte dose d'esprit, il faut avouer que vous êtes joliment bête parfois, et je le prouve... Vous attaquez avec une impudence, une effronterie, à nulles autres pareilles, le savoir-vivre des hommes, des femmes, des filles ; personne suivant vous, ne sait parler, rire, marcher, saluer, etc. et vous vous posez hardiment comme le type que la ville doit copier, au risque de voir la société devenir la proie de vos articles anti-sociaux. Comment appeler cette jactance ce désir de commander aux usages d'un pays ? sinon une bêtise, au moins une prétention bête et ridicule... Rien n'est à l'abri des traits quelquefois envenimés de votre plume... les auctorités les plus respectables, comme les plus dévouées aux intérêts bien entendus du pays, vous serrent de hochets, quand elles devraient vous prouver par quelques mois de prison, qu'elles peuvent (et doivent) arrêter le mal que vous faites au gouvernement paternel que nous avons, en essayant de mettre en arrêt contre lui un peuple, qui n'a déjà que trop de dispositions à devenir fantastico-rebelle. Prenez garde à vous, jeune homme, notre bon gouverneur à son retour, aidé du savant juge-en-chef, du proc. général, de Sir Richard Jackson, etc., etc., pourrait bien vous mettre à votre place, et que je vous souhaite pour le bonheur des gouvernans et des gouvernés.

F. Q.

[Il est bon là Mr. F. Q.]

JUSTICE ÉGALE !

Monsieur Poulet Tonson a pris pour devise ces mots que tout le monde trouve énigmatiques pour ne pas dire amphibologiques, épigrammatiques ou amphibologiques : Moi je trouve qu'il a suivi sa courte et belle devise à la lettre. Il embête la Nouvelle-Ecosse, après avoir embêté le Haut-Canada, puis le Bas-Canada. Il se propose maintenant de rebêter le Haut-Canada et le Bas-Canada aussi-tôt qu'il aura fini d'embêter la Nouvelle-Ecosse; et dans ses moments de loisirs l'essai d'embêter un peu le ministère qui n'en a cependant pas besoin. Qu'on aie après cela la complaisance de dire si ce n'est pas là de la justice égale... Allez ! il faudrait un futé renard pour croquer notre petit poulet.

— Il paraît bien certain que maître Poulet Thomson va déguerpir. Les courtisans diront bien vite : heureusement qu'il neus resté Sir Richard Jackson ! C'est comme une de mes voisines qui s'écriait l'autre jour : Mon pauvre chien s'est cassé la patte, *heureusement* qu'il lui en reste encore trois !

ENCORE UNE ILLUSTRATION ANONYME.

Monsieur Poulet Thompson a fait venir exprès d'Angleterre, pour lui donner des conseils, un fameux monsieur Dowling dont tout le monde parle mais dont personne n'a entendu parler. Mon Dieu ce n'était pas la peine d'envoyer si loin pour trouver à qui faire la charité de quinze cents louis. Pour la moitié de cette somme je voudrais me charger de donner à notre Poulet le meilleur conseil légal qu'il ait jamais reçu. Je lui crierais tout bas dans le trou de l'oreille : S— votre camp bien vite, mon très-honorable gouverneur, c'est le service le plus signalé que vous puissiez rendre à votre gracieuse souveraine et à ses fidèles sujets. Du reste il me semble qu'il ne manque pas dans le Canada d'avocats sans cause, sans que nous nous chargions d'héberger encore ceux de Londres. Il est vrai que parmi notre barreau l'on ne trouverait personne d'assez barré pour vouloir se compromettre avec une administration aussi poulette pour ne pas dire coquinde que la notre.

A propos d'une indiscrette dépêche de Sir John Colborne indiscretement publiée pour l'usage du Parlement Britannique qui veut avoir l'air de connaître tout ce qui s'est passé en Canada, les grands journaux s'ébahissent à chanter pouille au conseil exécutif d'exécutante mémoire. Ils prennent cette occasion de glorifier Sir John Colborne. Au nom de Dieu ne parlons plus de cette clémence là : l'insigne vieillard l'a usée *jusqu'à la corde*.

Il paraît que l'Angleterre veut à toute force continuer à introduire l'opium en Chine. C'est donc dans les attributs de cette île-là d'infecter les peuples étrangers. Quand ce n'est point avec sa liberté britannique, c'est avec d'autres drogues. Eh ! que n'envoie-t-elle aux chinois notre Poulet Thomson ! Il serait un magnifique substitut à l'opium, car il est bien fait pour faire dormir debout.

Monsieur Poulet Thomson gazetté hors du Haut-Canada, hué de Montréal, sifflé de Québec ne savait plus où se fourrer. Comme il faut bien que le pauvre homme entre quelque part, il est entré dans la plus vive des colères; c'est le

seul refuge qu'il ait maintenant, surtout après l'avanie que les Lords ont eu l'audace de faire à son bill d'Union. Il en aura, dit-on, une bile rentrée !

Monsieur Poulet Thomson a fait une magnifique réponse à une adresse de *blue noses*. Il leur explique à sa façon le gouvernement responsable comme il l'a déjà expliqué aux Hauts-Canadiens et aux Bas-Canadiens. On dit que c'était la plus magnifique de toutes ses explications. C'est pour cela qu'on pense que ce sera le *chant du cygne du poulet*.

Monsieur Poulet Thomson donne à entendre dans une de ses dépêches que le Bas-Canada bien gouverné serait une *poule aux œufs d'or*. Oui vraiment, mais c'est justement pour cela que nous ne voulons pas laisser couver ces œufs-là par un *poulet*.

Monsieur Poulet Thomson va partir du Canada. Après lui qui va être élevé à la dignité de Gouverneur-Général ? Un autre mal-élevé sans doute.

—Durant son récent voyage monsieur Thomson a découvert le terrain en dispute. Par exemple il n'a pas découvert à qui il appartient décidément, mais il s'est écrié que c'était une question fort *épineuse* d'autant plus qu'on n'y voit guère que des ronces et des épines. Quoique je ne sois pas encore le conseiller légal de notre gouverneur je lui suggérerai *gratis* le moyen de terminer de suite la querelle des frontières : il n'a qu'à s'aller établir lui, sa suite et son conseil spécial sur le terrain en dispute et il peut être certain que nul après cela ne se le disputera.

MONSIEUR TONSON COME AGAIN !

Post Scriptum. *Lundi matin*.—Il est lundi matin et j'arrête la presse pour apprendre à mes lecteurs que maître Poulet Thomson s'est faulxé surivement Vendredi soir dans la ville de Québec. J'ai découvert cela par le plus grand des hasards ; mais il est trop tard pour m'amuser à jaser sur cet événement. Je vous en parlerai une autre fois si cependant un fait aussi insignifiant que l'arrivée de cet illustre gouverneur peut me revenir à la mémoire. Je prendrai cette occasion de féliciter ici le *Mercury* sur ce qu'il a osé ne pas dire que notre gouverneur fut reçu par les *applaudissements mille fois répétés d'une foule empressée*, et je me joindrai même à ce journal pour assurer que cette fois-ci au moins Mr. Thomson n'a pas été sifflé ! la raison en est visible vu qu'il s'est rendu visible. Lorsque ce personnage fut arrivé près de la porte de la ville un léger bruit se fit entendre. C'étaient une douzaine d'innocents canards qui barbotaient dans une cour voisine et qui voulaient, en donnant l'alarme, empêcher l'ennemi d'entrer, justement comme les braves oies qui jadis sauvèrent Rome. Les malheureux canards n'ont pas réussi mais leur intention était bonne ; il faut leur en avoir la même obligation à ces pauvres petites bêtes. Vraiment quand je réfléchis que monsieur Thomson est encore parmi nous je trouve que les morts doivent être furieusement fiers d'être morts s'ils comprennent combien l'Etat est dans un triste état.

AUX CORRESPONDANTS.

L'auteur de la chanson qui nous a été envoyée de Montréal devrait mourir de honte. Pensez-l qu'elle ne fût pas assez bête pour être admise dans la *Canadienne* ?